

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

V — PETIT COMLOT

Lorsque Jeanne, après avoir veillé à l'installation des deux complices, dans l'ancien appartement occupé jadis par Paul de Kandos, revint chez elle, Annette y était seule, debout et pensive, presque dans la même position où la petite Fée l'avait laissée. Elle s'avança vers la fillette et lui dit en l'embrassant tendrement :

— Eh bien, qu'as-tu, ma chérie ? Ce grand événement, ce grand bonheur, si imprévu, semble t'avoir pétrifié.

— Qu'as-tu, toi-même ? répliqua Annette en l'enveloppant d'un regard où se montrait déjà l'âme d'une femme. Te voilà toute agitée et toute enfiévrée !

Jeanne rougit légèrement.

— Je l'avoue ! répondit-elle. Qui ne le serait à ma place ? Recueillie ici par la bonté du duc, qui s'est rappelé l'amitié que mon père lui portait autrefois, traité par lui comme si j'étais sa fille, ta vraie sœur par le sang, de même que je le suis par le cœur, je vois se réaliser aujourd'hui, mon plus doux rêve, et il me semble que je m'acquitte envers vous tous, en rendant un fils à son père, un père à la charmante petite créature que voilà !

— Crois-tu réussir ?

— Nous réussirons, oui, ma chérie... si tu m'aides...

Elle regarda, un instant, M^{lle} de Kandos.

— Je comprends ce qui se passe en toi, reprit-elle lentement, et je ne te reprocherai pas l'absence d'élan et de joie filiale à la vue de ton père... C'est un inconnu pour toi.

« Et cet inconnu va devenir un maître, par cela seul qu'il est ton père, et que tous les droits disparaissent devant son droit.

Cela t'effraye un peu...

C'est naturel... mais il a beaucoup souffert, et je le crois bon... Son visage a quelque chose de mâle et même de rude, au premier abord... je ne le me pas... Pourtant ses yeux, quand ils éteignent leur flamme, ont bien de la douceur !... Il était plus ému, plus troublé qu'un enfant à ta vue, et il a pleuré !

— Il porte le deuil de ma mère ! répliqua sourdement Annette.

— Sans doute, ma chérie, comme tu le portes, toi-même...

— De ma mère qu'il a abandonnée pendant de longues années, ainsi que moi.

— Il l'aimait pourtant, soupira Jeanne. D'ailleurs, ma chérie, ajouta-t-elle, quand tu seras, non plus une enfant, mais une femme, tu deviendras plus indulgente, et tu sauras que, dans un ménage, il est bien rare que les torts soient d'un seul côté. Plus tard, tu connaîtras la vérité vraie et alors... tu jugeras...

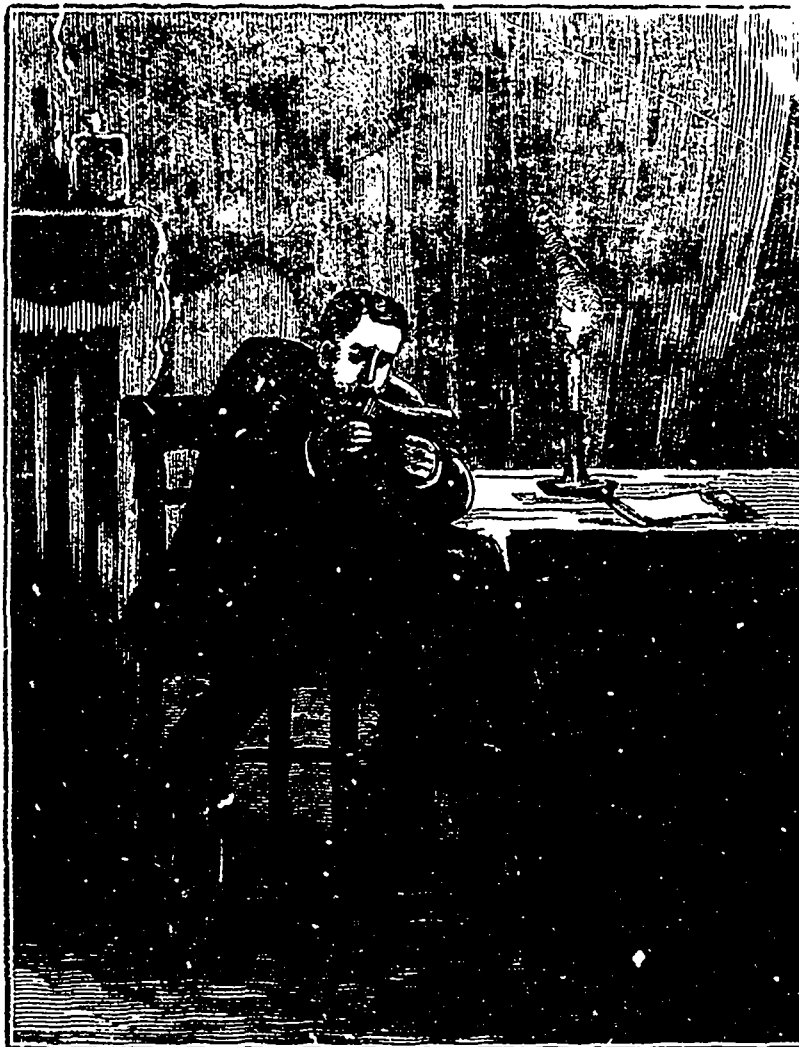
sans injustice ou parti pris... D'ailleurs, elle t'a abandonnée aussi bien que lui.

— Grand-papa la haïssait et ne voulait pas la recevoir.

— Elle aurait pu te garder, elle, en tout cas... si...

Jeanne s'arrêta.

On n'avait jamais voulu dire la vérité, sur la marquise, à sa



Resté seul, Cuc'illo s'empara du cahier qui contenait les confidences de Milo de Léon, se rapprocha de la bougie et le feuilleta d'une main émue et encore hésitante.

filles; vérité difficile à faire entendre à une enfant élevée, par le vieux duc, de la façon la plus scrupuleuse.

Comment dire, en effet, à cette enfant, sans troubler ou compromettre sa pureté, sans arracher de son cœur un sentiment naturel et qu'elle caressait dans ses rêves solitaires :

« Ta mère est une déçolassée. Elle trompait ton père ! Elle s'est enfuie avec un amant ; depuis, elle court le monde, s'enrichissant de sa beauté, autant que de son talent. »

Annetto savait seulement qu'elle était une grande artiste, une chanteuse de premier ordre.

Cela lui faisait une auréole dans cette jeune imagination.

Elle attribuait l'éloignement de sa mère à la dureté et aux préjugés étroits du vieux duc, et mettait, avec sa logique enfantine, tous les torts du côté de son père.

— Si quoi ? fit Annetto d'un air blessé.

— Rien, mon ange. Tu as raison d'aimer ta mère et de porter son deuil, autrement encore que sur tes robes... Mais, crois-moi, poursuivit-elle avec une sorte de violence fébrile, le marquis l'aimait, il l'aime toujours !

Cette affirmation parut adoucir la jeune fille.

— Maintenant, reprit la Petite Fée, il est là... il t'adore. Je l'ai vu, tu l'as vu aussi bien que moi. Il faut obtenir qu'il reste, le réconcilier avec le duc. Complétons cette bonne action, à nous deux, et prouvons, un fois de plus, que « ce que femme veut, Dieu le veut ! »

Elle rit, avec un peu d'effort, en prononçant ces paroles.

Quelques minutes suffirent aux deux femmes pour se mettre d'accord, et elles sortirent aussitôt, afin de se rendre chez le duc, où nous allons les précéder.

Le duc habitait le même étage que Mlle de Léon et Mlle de Kandos.

Tout le premier se trouvait ainsi occupé par les membres de la famille, car Jeanne, aux yeux de tous, faisait partie de la famille, où, depuis deux ans, elle avait apporté sa grâce dévouée et la fermeté de son bon sens.

L'appartement du duc s'ouvrait à l'autre extrémité du corridor, qui était peu long.

Lorsque les deux jeunes filles entrèrent dans la pièce qu'il ne quittait plus guère et où s'écoulait sa monotone existence, depuis l'époque où il était aveugle, le vieillard était assis droit sur un antique fauteuil de noyer sculpté, à dossier élevé et mal rembourré, comme le siège lui-même recouvert d'une vieille étoffe de laine verte.

Il appuyait un bras sur la table massive et carrée, placée près de la cheminée égayée d'une flambée de bois sec.

En face de lui, et séparé seulement par la largeur de la table, Sylvain, le vieux paysan franc-comtois qui avait servi, jadis, de geôlier incorruptible au fils coupable du duc, et reçu si à contre-cœur, la veille au soir, les voyageurs égarés lui demandant l'hospitalité, lisait haut, d'une voix traquante, monocorde, mal assurée, un numéro de la « Gazette de France ».

C'était la grande distraction du vieillard infirme, que cette lecture qui remplissait les intervalles où Jeanne et Annetto ne pouvaient lui tenir compagnie et l'amuser de leur babillage.

Sylvain lisait mal, avec difficulté, avec cette lenteur que le paysan apporte à toutes ses actions, il était rare que, dans la journée même que le numéro de la Gazette de France fût lu en entier.

Or, comme ni le serviteur, ni le maître, n'eussent consenti à passer au numéro suivant, avant d'avoir parachevé et digéré le numéro précédent, il en résultait qu'après deux ans de ce régime

les deux vieillards se trouvaient en arrière d'un trimestre entier, et que la Gazette de France, dont Sylvain faisait la lecture, par cette sombre et froide journée du mois de novembre, portait la date du 11 août précédent.

M, le duc de Kandos, que nous n'avons pas encore vu, avait soixante-dix ans.

Il était grand, sec, osseux ; et l'immobilité de la vieillesse donnait, à son long visage, sans barbe, couronné d'une forêt de cheveux blancs, une solennité sans affectation qui en dissimulait la vulgarité provinciale.

La bouche était mince et encore ferme, les pommettes étaient saillantes, les joues creuses.

Le teint offrait cette pâleur propre aux personnes qui vivent renfermées.

Il y avait en lui quelque chose d'ascétique et d'étroit, mais de digne et de résolu, en même temps, qui ne révélait peut-être pas une intelligence hors ligne, mais qui annonçait une grande bonne foi.

Il devait être entêté dans ses idées, rude dans leur expression, borné souvent dans ses conceptions.

Méthodique dans ses actes, il agissait toujours en vertu d'un texte écrit en lui-même, et dont il suivait la lettre.

En somme, il cherchait de bonne foi la bonne voie.

On sait, de plus, qu'il était avaro et dévot.

En entendant ouvrir la porte, il reconnut qui entra, avec cette finesse de perception propre aux aveugles.

Son visage s'éclaira, et ce fut d'un accent presque joyeux qu'il s'écria :

— Ah ! voici les fillettes !

C'était son mot d'affection, le mot par lequel il unissait sa petite-fille et celle qu'il traitait presque en fille adoptive.

— Oui, grand-papa, c'est nous, répondit Annetto en courant l'embrasser.

Malgré l'amertume avec laquelle elle s'était exprimée sur le duc, devant Jeanne, à l'occasion de sa mère, elle l'aimait sincèrement, en ayant toujours été aimée, elle-même, avec tendresse, et lui pardonnait tous ses griefs, aussitôt qu'elle le voyait infirme et ne vivant que des miettes d'existence que lui donnait l'affection des deux jeunes filles.

Sylvain s'était levé en voyant entrer les deux visitouses, et tenait pitoyablement à la main le vieux journal du mois d'août, dont il n'avaient pu terminer la lecture en trois jours.

— Dois-je me retirer, monsieur le duc, demanda le serviteur, un peu plus âgé que son maître.

— Cela dépend, fit le duc. Si les fillettes ne font que passer, reste. Cette discussion de la chambre des députés est fort intéressante. Si elles doivent rester, va te reposer.

Sylvain se retourna vers la « Petite fée, » d'un air interrogateur.

— Nous restons, monsieur le duc, dit-elle.

Sylvain s'inclina et sortit, après avoir déposé le journal sur une tablette réservée, qu'il ne quittait que pour être remplacé par son successeur.

— Out, grand-papa, nous restons, reprit Annetto, et nous avons à te parler...

— Oh ! oh ! fit le vieillard, avec un geste et une intonation de joie un peu enfantine. C'est donc fête, pour moi ! Parlez, fillettes. De vous (il soupira) je n'attends que de bonnes nouvelles.

Les deux femmes échangèrent un regard expressif.

Toutes deux étaient un peu pâles.

Elles s'assirent aux côtés du vieillard, et lui prirent chacune

une main sèche et tremblant légèrement de sérénité, qu'il leur abandonna, avec un air de confiance et de componction qui donnait de la solennité, même à l'expression de son plus grand plaisir.

VI

CE QUE FEMMES VEULENT

Il y eut un court instant de silence.

—Eh bien, fit le vieillard, devenu brusquement inquiet. Qu'avez-vous donc ? Vos mains sont froides... Ce ne sont pas vos mains des bons jours... Vous vous taisez ? Il se passe quelque chose d'extraordinaire !

Ses longs doigts parcheminés palpaient les petits doigts des « fillettes », les interrogeant, avec cette finesse du toucher que possèdent tous les aveugles.

—Monsieur le duo, dit alors Mlle de Léon, à qui Annetto venait de faire signe de parler la première, il s'agit de M. le marquis de Kandos, de votre fils.

Le duo repoussa leurs mains, avec un geste d'irritation.

—Quelque mauvaise nouvelle, naturellement !... De sa part... je ne puis attendre rien d'autre !...

—Grand-papa, interrompit Annetto, c'est mon père !

—J'avais défendu qu'on m'en parlât, reprit le vieillard d'un ton d'amertume, mais plus contenu.

—Il est malade ! répliqua doucement la Petite Fée.

—Malade ! Que m'importe ?

—Très malade ! répéta Jeanne.

L'aveugle saisit vivement la main de celle qui lui parlait, comme s'il devait y sortir la gravité de cette maladie et en obtenir une réponse à mille questions qui se pressaient dans son esprit, mais qu'il ne voulait pas exprimer tout haut.

On voyait sur son visage assombri, la lutte violente qui l'agitait.

—Ah ! très malade !... reprit-il enfin ; dangereusement malade ?

—Ne voudrez-vous pas retirer votre malédiction, et lui pardonner ?

Le vieillard se leva tout droit.

—Est-ce que sa vie est menacée ? demanda-t-il.

—Ah ! tu vois bien que tu l'aimes encore, grand-papa ! s'écria Annetto en se jetant à son cou.

Le duo se laissa retomber sur son siège.

—C'est une ruse, une ruse indigne ! dit-il. Vous l'avez vu, et c'est lui qui vous a chargées de me parler... Laissez-moi. C'est une trahison !

—Non, monsieur le duo, reprit Jeanne avec chaleur ; non, car je sais, malgré votre stoïcisme, combien vous souffrez de cette longue et cruelle séparation. On aime toujours son fils... même coupable.

—Même rebelle ? répliqua le vieillard.

—Même rebelle ! répondit Mlle de Léon. D'ailleurs, s'il l'a été, dans sa jeunesse, à l'âge des entraînements... c'est un homme, aujourd'hui, dompté, éclairé par les douleurs de la vie, désespéré d'être loin de vous, qui se repent, qui reconnaît ses torts passés...

—Il ne fallait pas les avoir.

—Monsieur le duo, permettez-moi d'être franche et sincère ; vous me maudirez aussi et vous me chasserez après, si vous le voulez. Je m'y soumettrai sans un murmure, sachant que j'ai rempli mon devoir.

—Vous avez été trop dur et trop sévère pour lui... C'était

une nature impressionnable, un caractère faible, un cœur ardent. Il lui a manqué une mère... Par la douceur, on eût tout obtenu. Vous l'avez laissé se jeter au milieu de la vie... sans guide...

—Savez-vous ce qu'il avait fait, à cette époque ? demanda le duo, d'une voix amère et menaçante.

—Je sais, répliqua vivement Jeanne, que c'est le père d'Annetto, qu'elle est là, qu'elle n'a plus de mère, qu'elle vous demande grâce et pardon pour lui.

Le vieillard tressaillit.

La Petite Fée, en deux mots discrets, venait de lui rappeler que la Mariquita était morte, et de faire appel à ce respect de l'autorité paternelle qui était une religion pour lui.

Il étendit le bras pour saisir sa petite fille, et lui dit d'une voix plus douce :

—Est-ce vrai, mon enfant ?

—Oh ! oui, grand-papa. Nous sommes déjà doux pour t'aider et te soigner. Ne veux-tu pas que nous soyons trois ?

—Le soir, quand nous nous réunissons, là, auprès de vous, monsieur le duo, reprit Jeanne, nous voyons, toutes deux, une place vidée et qui devrait être occupée. Si vous ne la voyez pas, avec les yeux, vous la voyez avec le cœur. Et plus les années s'écoulent, plus l'absent vous manque, plus son absence vous est cruelle, et trouble toutes vos joies.

—S'il se repentait... murmura le vieillard ébranlé...

—Il se repent, je vous le jure !

—Il me l'a juré, cent fois... et il a continué...

—Parce que vous n'avez pas voulu le croire, accepter la main qu'il vous tendait, et guider sa faiblesse. Depuis trois ans, vous savez ce qu'il a fait. Il est parti courageusement pour l'Amérique...

« Il a tenté de recommencer sa vie, de se créer des moyens d'existence indépendants, de se relever, de se racheter par le travail le plus dur.

—Qu'y a-t-il gagné ?

—Rien, quo de prouver qu'il était un homme de cœur et d'énergie.

—C'est-à-dire que, toujours pauvre, misérable, ruiné par sa faute, il espère trouver près de moi... le repos et le bien-être !

—Non, monsieur le duo. Si vous l'aviez vu, comme moi, si vous l'aviez entendu, vous ne diriez plus, vous ne penseriez plus cela.

—Ah ! il est donc ici ? demanda l'aveugle d'un air sombre et les sourcils froncés, sans pouvoir dissimuler entièrement son agitation.

—Oui, il est ici. Il a vu sa fille, et j'ai vu des larmes inonder le visage bronzé de cet homme, transformé par le malheur, lorsqu'il a déposé, sur le front d'Annetto, le baiser d'un père.

—Il vient me l'enlever ! balbutia le vieillard, avec une terreur sénile, en serrant Annetto contre sa poitrine. Je ne veux pas ! Il a perdu ses droits.

—Ces droits-là ne se perdent pas, grand-papa, dit alors Annetto. C'est toi-même qui me l'as, cent fois répété.

Le duo laissa retomber sa tête avec accablement.

—Il ne vient pas vous prendre sa fille, répliqua Jeanne avec une émotion communicative. Il vient seulement vous dire :

« Ne séparez pas plus longtemps un père de son enfant. Maintenant que je l'ai vu, je ne pourrais plus vivre sans elle ! »

—Mauvais fils ! mauvais père ! murmura l'entêté aveugle.

—Non, fils repentant et père dévoué, croyez-moi. Du reste, vous-même, malgré ses torts, avez-vous cessé de l'aimer ? Vous

vous taisez, et vous avez raison. Ces sentiments ne se déracinent pas des cœurs. Vous le pleurez depuis vingt ans et vous combattez contre la faiblesse qui vous entraîne vers lui.

« N'imposez pas ces luttes et ces déchirements à votre Annetto ; ne la forcez pas à ne plus avoir, dans cette maison, que la moitié de son affection, et craignez que, dans son désespoir, après avoir vu sa fille, il ne veuille plus s'en séparer.

— C'est une menace, répondit lentement le vieillard.

— Non, monsieur le duo, mais il faut tout prévoir.

— Est ce que tu l'aimerais plus que moi ? s'écria-t-il, tremblant, en se retournant instinctivement vers Mlle de Kandos.

— Oh ! non, grand-papa ! répondit la jeune fille, avec un élan de sincérité incontestable, qui inquiéta Joanno et gagna la cause auprès du père irrité.

— Et c'est toi, sa fille, qui me demandes de le recevoir, de lui pardonner ?

— Oui !

Le vieillard garda un instant le silence.

— C'est bien, dit-il lentement. Vous m'avez vaincu.

« Je cède. Si vous m'avez trompé, et s'il me trompe... que Dieu vous pardonne ! Je suis trop vieux, à présent, et trop faible pour résister à vos volontés combinées... qu'il vienne !

Il embrassa longuement Annetto.

— Je vais le chercher, dit la fillette en se dégageant avec précaution ; et, sur un signe de Jeanne, elle sortit précipitamment.

Le duo se taisait.

Son visage exprimait la lutte de son entêtement contre les faiblesses de son cœur.

Il était, à la fois, irrité d'avoir cédé, et heureux de cette détente qui nous envahit et nous amollit, lorsque nous renouons à une résolution pénible, longtemps gardée avec un effort douloureux.

— Monsieur le duo, vous m'en voulez, lui dit Jeanne.

Il tressaillit.

— Vous m'avez forcé la main, répondit-il sur un ton un peu sec. Si Annetto n'avait pas été là... vous n'eussiez point réussi.

— Je le sais.

— Devant elle, je ne pouvais tout dire... au risque d'éteindre dans son cœur, le respect de la famille.

— Je comprends votre irritation contre moi ; vous pleuriez le fils prosaïque depuis vingt ans, sans vouloir l'avouer à personne, ni peut-être à vous-même. J'avais lu dans votre cœur, et je connaissais le seul moyen de vous vaincre : je l'ai employé.

« Que tout votre colère se tourne donc contre moi. Je la supporterai sans me plaindre, si je vous vois heureux et consolé. J'occupais la place qu'il eût dû occuper le marquis. Je la lui ai restituée, c'était mon devoir.

Le duo hésita une seconde ; puis, saisissant Jeanne dans ses bras, comme il avait fait un instant auparavant pour Annetto, il lui dit d'une voix émue :

— Jeanne, je sais que votre cœur est bon et dévoué. Vous avez remplacé une mère pour Annetto... Vos intentions sont pures... je ne vous en veux pas ! Non, ce serait injuste ; et si j'ai pu paraître dur quelquefois, c'est quand je croyais avoir la justice de mon côté.

« D'ailleurs, s'il revient, aujourd'hui... ne serait-il pas revenu demain, sans avoir besoin de ma permission ? Mes jours sont comptés... Je n'existe pour ainsi dire plus. Je ne peux plus rien ?

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le duo, car vous pouvez encore pardonner et faire du bonheur aux autres ! N'est ce

pas là le plus beau côté de la vie ? — Il vous reste tout entier. La porte s'ouvrit brusquement.

Annetto entra, tenant Ouchillo par la main, et le guidant vers le vieillard aveugle.

— Grand-papa, lui dit-elle à voix basse, en se penchant à son oreille : Il est là !

VII

ENFONCÉ TOUT LE MONDE, MOINS UN !

A ces mots, le vieillard se redressa.

Ce qu'il avait laissé apparaître de faiblesse et d'angoisse, devant deux femmes dont il se savait chéri, il ne voulait pas le montrer devant un homme, devant son fils, pensant que sa dignité et le principe immaculé de l'autorité paternelle y perdraient quelques chose.

Ce qui rend, parfois, si difficiles les relations de père à fils, c'est que, des deux côtés, domine un sentiment d'orgueil ; c'est que tous deux craignent de n'être pas assés " hommes " en face l'un de l'autre.

On cède à sa fille, parce qu'elle est femme.

On exagère devant son fils.

Le duo de Kandos fut été heureux d'ouvrir ses bras à l'enfant prodigue ; mais il s'interdit cette joie, refoula ses sentiments et s'arma d'un front sévère, conforme à l'idéal du chef de famille, suivant ses conceptions étroites.

Ouchillo, de son côté, bien que fort troublé de la situation, ne ressentait aucune sympathie pour cet homme dont la conduite envers son fils l'avait indigné, qu'il jugeait dur et impitoyable, qui ne lui était rien et qui ne lui rappelait rien.

Cependant, la vue de cet être, âgé, infirme, dont il n'avait pas à déjouer et à braver le regard, qu'il était si facile de tromper, et qui touchait visiblement à la fin de son existence, lui inspira une sensation un peu différente de celle qu'il prévoyait, et une sorte de pitié l'envahit brusquement.

S'il s'était trouvé infirme en face de la fille de celui qu'il avait tué, l'absence de péril, en face de cet homme accablé sous le poids des ans et privé de la vue, lui inspira comme la honte de son mensonge et l'abaisse davantage à ses propres yeux.

— Monsieur le duo... mon père... dit-il avec effort.

— Mon fils, interrompit le vieillard d'un ton glacé, ce n'est point moi qu'il faut remercier... c'est votre fille, c'est Mlle de Léon. Pour elles seules, je consens, non pas à l'oublier, mais à pardonner le passé, si l'avenir prouve que vous êtes changé, que vous apportez ici... des sentiments tout différents de ceux qui vous ont éloigné de cette maison.

— Je vous jure... fit Ouchillo.

— Annetto et Joanno, poursuivit le duo, lui coupant la parole, ont juré pour vous, se sont portés garantes pour vous. Ce sont leurs promesses, c'est leur serment, que j'ai acceptés. Du reste, mes jours sont comptés, maintenant, et il vous sera facile, avec un peu de patience, de dégager leur parole.

« Tout ce que je désire, tout ce que je demande, au juge et au père de là-haut, — il leva une main en l'air, avec une expression de fanatisme religieux, — c'est qu'elle n'aient pas, un jour, à regretter amèrement de vous avoir retrouvé et d'avoir cru en vous.

Ouchillo frissonna, malgré lui, en entendant ces paroles qui avaient quelque chose de prophétique dans leur accent, et dont nul ne pouvait comprendre, aussi bien que lui, la vérité profonde et la portée terribles.

—Je l'espère, balbutia-t-il, et il ne dépendra pas de moi qu'il en soit autrement.

Les deux femmes se taisaient, glacées par cette entrevue, qui n'avait rien des effusions et des attendrissements que leurs imaginations avaient rêvés.

La tristesse les envahissait.

On eût dit qu'elles avaient, à cet instant, le vague pressentiment de l'avenir.

—Maintenant, reprit le duo d'une voix plus nette, les récriminations sont inutiles, et vous n'entendrez plus sortir de ma bouche aucune allusion du passé. C'est une nouvelle vie qui commence. Régions-la.

—J'attends vos ordres, répliqua Ouchillo.

—Que comptez-vous faire ?

—Tout ce qui pourra vous être utile, tout ce qui pourra vous plaire.

Le duo de Kandos resta un moment silencieux.

—J'ignore à quoi vous êtes bon, dit-il enfin.

—Monsieur le duo, s'écria vivement Mlle de Léon, comprenant qu'une intervention féminine accommoderait toutes les difficultés et adoucirait tous les contacts, je vais vous le dire.

Les deux hommes, celui qui voyait et celui qui ne voyait pas, se retournèrent de son côté d'un même mouvement, avec la même sensation de soulagement.

—Parlez, Jeanne ! ajouta le duo.

—C'est moi, reprit-elle, qui, depuis longtemps, vous aide dans l'administration de vos biens. Je tiens votre comptabilité et je surveille de mon mieux, avec Sylvain, l'exploitation de vos terres.

Elle lui prit les mains, en souriant, comme s'il la voyait.

—Seulement, ajouta-t-elle, cela est un peu fatigant et un peu compliqué pour ma petite cervelle de femme, et cela me prend un temps que j'emploierais mieux, plus agréablement, et avec plus de fruit aussi, auprès de ma fille, de ma chère Annette, que je laisse trop souvent seule, et qui s'ennuie quelque fois.

—Eh bien ? demanda le vicillard.

—D'autre part, Sylvain, qui n'est qu'un paysan, manque d'autorité auprès de vos gens et de vos fermiers. Son honnêteté, son zèle, son dévouement, sont absolus ; mais il n'a ni la tête, ni le prestige, passez-moi le mot, qui conviendraient pour cette importante fonction et vos terres, mieux surveillées, pourraient rendre infiniment plus qu'elles ne font.

—C'est vrai ! répondit le duo avec amertume.

—Enfin, s'il n'avait rien d'autre à faire, Sylvain pourrait également vous rendre de plus grands services, soit comme lecteur soit en restant toujours près de vous.

—Evidemment.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Les domestiques.

Adèle, en faisant le marché, sent tout à coup une main indiscreète se plonger dans sa poche et en retirer le porte monnaie qui s'y trouvait.

Elle ne souffle pas mot, et le voleur peut s'enfuir en toute sécurité.

—Ah ! ça, vous n'avez donc pas vu ce filon ? lui dit on.

—Oh ! si, mais ça ne me regarde pas... l'argent est à madame !

LES FORÇATS DE L'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE — VERSAILLES

III

Il baisa la main de sa fiancée avec un respect et un attendrissement qui lui firent oublier le reste. Fixant ses regards sur ce noble visage, animé d'une émotion si réelle et si tendre, elle sentit qu'elle l'aimerait, elle sentit que la vie serait douce et belle avec lui.

N'osant le lui dire à lui-même, elle s'approcha de sa mère, se mit à genoux et murmura :

—Mère ! ma mère.

Ces mots rassurèrent la marquise, et son visage parut alors radieux d'espérance.

La bénédiction nuptiale fut donnée par le premier aumônier de la reine ; Sa Majesté voulut faire cette faveur à la famille de Sainte-Même, qu'elle distinguait fort.

Deux anciens amis et l'ambassadeur de Venise y assistèrent comme témoins.

Rien ne fut plus touchant et plus solennel que cette cérémonie, ces jeunes gens se jurant un amour éternel près de ce lit où la mort attendait sa proie ! Les assistants fondaient en larmes.

Quand les époux se relevèrent unis, Mme de Sainte-Même entonna le NUNC DIMITTIS d'une voix tremblante. Les sanglots éclatèrent de toutes parts. Awaranthe, ne pouvant résister à tant d'émotions, se trouva mal.

Hélas ! la pauvre mère avait dit vrai : elle ne vit pas naître le jour ! Sur le minuit, elle s'endormit paisiblement et ne se réveilla plus. Sa mort fut calme, douce, presque heureuse.

Mme Dandolo, remise de son indisposition, ne l'avait point quittée. Elle lui ferma les yeux et resta en prières près de son corps, malgré les instances de ceux qui l'entouraient. Elle la remercia du fond de son cœur de lui avoir donné quelqu'un à aimer avant de partir.

Il fallut l'arracher de ce lit funèbre : ce ne fut pas trop des deux puissances de son père et de son nouvel époux.

Quelques semaines se passèrent assez tranquillement. Malgré les précautions prises, le mariage transpira ; on se le conta tout bas, et puis tout haut ensuite.

La comtesse prit le prétexte de son deuil et s'enferma strictement, sans recevoir ni rendre de visites d'étiquette, ce qui fut encore sujet à des commentaires.

La mort de la marquise donna lieu à bien d'autres. Il était interdit à personne de mourir dans le château de Versailles, hors aux personnes royales. Mme de Sainte-Même avait été si promptement intrasportable, que la reine, compatissante et bonne avant tout, obtint du roi qu'on fermerait les yeux sur son état, à condition qu'en cas de décès le corps serait transporté nuitamment dans une maison particulière pour que les funérailles ne se fissent pas au château. Ce qui s'exécuta.

Mme Dandolo songeait malgré elle à M. de Narcil et s'étonnait de n'en recevoir aucune nouvelle. Elle se rassurait sur ses menaces et sur sa passion, et s'abandonnait franchement à l'amour qu'elle inspirait le comte.

Dès que la bienséance le lui permit, elle se rendit chez le notaire afin d'exécuter la volonté maternelle. La cassette lui fut remise sans difficulté.

Aussitôt qu'elle la posséda, elle courut s'enfermer dans l'on-droit le plus reculé de son hôtel, à Paris, afin d'en prendre connaissance.

Malgré elle, le souvenir d'Armand se mêla dans sa pensée à celui de sa mère en ce moment. Elle se dit combien il était étrange qu'il eût tout à coup renoncé à ses poursuites ; elle se demanda si cette tranquillité ne cachait point quelque piège, quelque vengeance, et frissonna comme si un danger la menaçait.

Elle ouvrit la cassette ; elle y trouva d'abord un portrait qui lui fit jeter un cri de surprise, puis des lettres, puis des papiers de grande importance sans doute, car elle se mit à trembler, elle devint pâle, elle resta glacée après les avoir parcourus.

— Oh ! mon Dieu ! ma pauvre bonne mère, qu'elle a bien fait de me marier ! Qu'est-ce que tout cela ? que peut-il arriver ? Que ce terrible mystère ne soit jamais dévoilé, Seigneur ! Oh ma mère, recevez de nouveau mon serment, ma noble et sainte mère ; jamais ma bouche ne le trahira, quand ce serait pour sauver ma vie !

DEUXIEME PARTIE — VENISE

I

Le carnaval de Venise est célèbre dans toute l'Europe ; il l'était surtout avant la révolution, car alors, quoi qu'on en dise, les esprits plus tranquilles, les fortunes plus assurées, laissaient plus de loisirs pour s'amuser.

Aujourd'hui, la vie est sérieuse, ennuyeuse souvent : à vingt ans, on fait des affaires, au lieu de songer aux amours ; la rêverie, le vague, le charme des premières impressions ont été supprimés. Ces messieurs ont des maîtresses, mais ils n'ont plus de dames ; c'était bon pour leurs pères !

Eux, infiniment plus complets, ne peuvent descendre à ces misères. Ne vaut-il pas mieux aller à la « parlotte », à la Bourse, au club ? A quoi servent les femmes aujourd'hui ? à distraire leurs maîtres par quelques propos légers, ou bien à flatter l'amour-propre du « propriétaire. »

Il place son argent sur elles à intérêt de vanité : ce n'est pas pour leur plaire qu'il les comble de présents, qu'il jette son argent en folies énormes ; c'est pour que ses amis enragent de n'en pouvoir faire autant et l'envient.

Logéieuse manière de développer les passions mauvaises, sans leur laisser même l'enveloppe d'élégance et de bonnes manières qui en dissimulait l'horreur ! Il y a progrès évident nul ne peut le nier.

Au moment le plus animé du carnaval, à Venise, en 1790, un homme se promenait sur le quai des Esolavos et cherchait une gondole. Il ne tarda pas à en appeler une qui traversait le canal, et qui, par bonheur, se trouvait vide.

La lanterne placée à la poupe fit distinguer au gondolier une haute taille, dissimulée sous un manteau sombre, un masque noir et un chapeau rabattu. Rien n'était plus ordinaire qu'un semblable déguisement à Venise, surtout à l'époque du carnaval, où l'on vivait sous le masque dans toutes les classes.

Le gondolier n'y fit aucune attention ; peut-être se dit-il qu'un cavalier aussi richement découpé méritait quelque bonne fortune ; mais il se contenta de demander à sa « pratique » où il fallait la conduire, et, quand il eut reçu l'adresse, il lança sa gondole à course forcée dans le grand canal.

L'étranger, — car c'en était un, le gondolier l'avait reconnu

à l'accent, — ferma la porte de sa cabine et ne fit pas un mouvement tant que dura le voyage.

Ils quittèrent bientôt le « Canal grande », s'enfoncèrent à droite dans ces inextricables réseaux qui composent les rues de Venise, et parmi lesquelles il est impossible de se reconnaître sans le fil d'Ariane.

A chaque tournant, le gondolier faisait entendre son cri d'avertissement, ce cri bizarre qui a survécu à la république et aux mystères de l'ancienne Venise. Si un camarade venait dans la direction opposée, il répondait, puis toute retombait dans ce silence éternel et prodigieux, au milieu d'un grand bruit de population : on n'entendait plus que le clapotement de l'eau ou le sifflement des gondoles qui fuyaient avec la rapidité d'un fétide.

Arrivé à l'endroit désigné, le batelier s'arrêta, ouvrit la porte, appela l'inconnu et lui demanda s'il fallait l'attendre.

— Oui, répondit-il laconiquement.

Il frappa à la porte sombre d'une maison plus sombre encore ; elle s'ouvrit. Une vieille femme échangea quelques paroles avec lui, puis ils disparurent tous les deux.

Le gondolier s'étendit sur le tapis, se mit à siffler et à compter les étoiles au-dessus de sa tête.

Après une demi heure d'attente, l'inconnu revint. Il sauta dans le barque et commanda impérieusement de le conduire à la « Piazzetta. »

Son accent, plus bref, plus ferme, avait quelque chose de plus joyeux qu'avant sa visite : il laissa la porte ouverte et sembla disposé à converser avec son conducteur.

— Je trouverai du monde toute la nuit à la place Saint-Marc, n'est ce pas ?

— Tout la nuit, Eccellenza ; on y danse, on y joue, et tous les fantoccini de Venise y sont établis maintenant.

— Y verrai-je les grandes patrioennes ?

— Sans en manquer une. Elles sont assises près du café Florian, qui ne se ferme jamais ; elles regardent les masques et restent entourées de leurs sigisbés, de leurs patitos.

— Quelles sont les plus belles ? Les connais tu ?

— Nous connaissons les sénateurs et les patrioennes de Venise, Eccellenza, bien que nous soyons du peuple, nous surtout, les gondoliers. Il n'est pas un de ces palais où nous ne puissions porter de terribles vengeances, si nous voulions parler.

— Eh bien, puisque tu les connais, quelles sont les plus belles, dis moi ? Je suis un étranger, et je veux m'instruire.

— Oh ! je le vois que vous êtes étranger : quoique vous parliez le vénitien, vous n'en avez pas l'habitude. Pourtant, un étranger qui va si droit chez Marco Santi !... cela sent le fagot, murmura-t-il entre ses dents.

« Enfin ! les plus belles dames de Venise, puisque vous désirez le savoir, sont la signora Contarini, madama Dandolo, la signora Foscari et la comédienne Zerlina. Après ces quatre-là, les autres se valent toutes. Je crois pourtant que j'aurais dû nommer madama Dandolo la première.

— Pourquoi l'appellez vous « madama » ? pourquoi pas signora comme les autres ?

— C'est une habitude. Elle est Française, et ses gens français l'appellent madame ; de là est venue la coutume.

— J'entends. Elle est bien belle ?

— Comme une madone, Eccellenza. Venise n'a jamais vu des yeux pareils aux siens : pourtant, elle en a vu beaucoup, de beaux yeux, « Venezia la bella ! »

— Et le mari de madame Dandolo est-il beau comme elle est belle ?

—Vous voilà comme tous les étrangers ; vous vous enflamez sur le droit, et l'idée de lui faire la cour vous vient. Il y faut renoncer, à cette idée. Madama Dandolo est un ange, et son mari est aussi beau qu'elle est belle, ainsi que vous dites. Ils s'aiment quo cela fait plaisir à voir.

« La Française est la seule dame de Venise qui n'ait point de sigisbé. Ce n'est pas la mode de son pays, dit-elle, et elle n'en veut pas.

—Et sera-t-elle là, maquée ?

—Elle se démasque souvent, quand on le lui demande.

—Comment, quand on le lui demande ?

—Sans doute, nous sommes si amateurs de la beauté, en ce pays-ci, que nous voulons l'admirer à notre aise, et rien n'est plus commun que de solliciter d'une belle femme la permission de la voir.

—C'est bon à savoir, murmura le questionneur. C'est bien, reprit-il tout haut. Et jusqu'à quelle heure reste-t-on sur la place Saint-Marco ?

—Toujours : on ne s'en va pas, on ne s'en va jamais ; on se retire. Les uns vont dormir, les autres les remplacent ; en temps de carnaval, deux heures de sommeil suffisent.

Il y eut un instant de silence.

—N'y a-t-il point d'autres étrangers célèbres par leur beauté en ce moment, à Venise ?

—Une Allemande qu'on prétend assez fraîche, la marchesa Breca, et puis la sœur de madame Dandolo, la signorina Aurora ; mais celle-là, on ne la voit pas : elle est malade et ne sort pas du palais.

—Ah ! ah ! on la laisse seule ainsi ? sa sœur ne reste pas avec elle ?

—Toute la journée. Elle ne la quitte que quand elle dort. Oh ! santa madona ! elle ne l'abandonnerait point sans cela.

—Et quelle maladie a cette pauvre fille ? Vous me paraissez bien instruit.

—Ma cousine est fille de service au palais Dandolo, et je vais souvent à l'office. La signorina Aurora a une maladie de langueur : on ne sait ce que c'est. Les uns disent qu'elle regrette la France... les autres... enfin, cela ne nous regarde pas.

—Que disent les autres ? Vous contez si bien que vous m'intéressez beaucoup.

—Vous êtes bien bon, Excellence, reprit le gondolier en remassant une petite pîde que le voyageur avait jetée par terre à son intention. Les autres disent que la signorina a laissé à Versailles un amoureux.

—Un grand seigneur, apparemment ?

—Justement non, et voilà la chose : elle voulait l'épouser ; monsieur son père, qui vivait dans ce temps-là, a refusé d'y consentir ; à sa mort, il a persisté et il a écrit à madame de venir la chercher pour l'emmenner avec elle à Venise, et qu'elle ne revît pas son galant.

« Depuis ce temps-là, la signorina est malade et ne rit point, elle qui riait tant, à ce que prétendent les Français de l'antichambre.

—Madame Dandolo devrait faire chercher son amoureux et les marier, cela guérirait la « ragazza. »

—Eh bien, madame Dandolo ! elle a juré à son père qu'elle n'y consentirait jamais.

—Vraiment ? répliqua l'inconnu en souriant d'un de ces sourires inexplicables : particuliers à certains visages et qui signifient trop de choses à la fois pour qu'on puisse les comprendre.

Voilà la Piazzetta, Eccellenza, et vous pouvez entendre le

bruit des instruments. C'est brillant, ce soir ; vous vous amusez bien. Faites quelques conquêtes, et souvenez-vous, pour la conduire, de Stefano Carmentì.

—Je te prends à mon service pendant tout le temps de mon séjour à Venise, si tu veux, répondit l'étranger en sautant sur le quai.

—Je ne demande pas mieux, répondit le batelier ; disposez de moi, Eccellenza. Faut-il vous attendre ici ?

—Attends moi ; peut-être ne resterai-je pas longtemps !

L'étranger, après ces mots, s'élança dans la foule mouvante sur la Piazzetta ; il la fendit avec une hardiesse et une rapidité que sa haute taille et ses épaules carrées soutenaient à merveille.

Il atteignit la place Saint-Marco et tourna à gauche, près de la tour de l'horloge, pour se faufiler sous les arcades et arriver au café Florian, ce qui n'était pas chose facile.

Il y parvint cependant, comme un homme dont le but est tracé et qui ne s'inquiète pas des obstacles.

Des chaises et des tables en encombraient l'entrée. Il s'appuya contre une colonne, croisa ses bras et se mit à observer. Il n'entendit d'abord que des cris, des éclats de rire, des chansons, de joyeuses paroles, accompagnés par les musiques et les parades de la place : c'était assourdissant.

Peu à peu, il distingua les conversations particulières, il surprit un mot en l'air, puis une phrase, puis un regard, puis un serrement de main, et bientôt il se vit au courant de la galanterie circonvoisine.

Rien dans tout cela ne lui rappela ce qu'il cherchait, apparemment, car il attendit encore.

Minuit sonna à l'horloge de Saint-Marco. Aussitôt, comme d'un commun accord, les dames s'animent davantage, les « bahuti » circulent empressés dans les coins sombres, la frénésie du plaisir s'omparsa de plus en plus de cette population idolâtre du plaisir.

Une certaine rumeur se fit entendre dans le cercle élégant des grandes dames : on regardait, on cherchait, on s'informait.

—C'est elle, dit enfin un cavalier en bahuto très-fermé et visant au mystère.

—Qui cela, elle ? demanda l'inconnu.

—La Zerlina, la plus belle femme de Venise !

—Après madame Dandolo, si vous permettez.

—Madame Dandolo ? ah ! peut-être ; mais vous pourrez juger à votre aise, car la voilà qui s'avance sans masque donnant le bras à son Altesse.

—Pardon, monsieur, je suis un étranger : à qui madame Dandolo donne-t-elle le bras, s'il vous plaît ?

—A Son Altesse le doge Manini, monsieur. Elle tient son masque à la main : sans doute Son Altesse l'en aura priée. Il aime à montrer les belles patriennes au peuple, car le peuple les idolâtre.

Voyez comme on les entoure, comme on la regarde, et quels respect on lui prodigue ! Vous avez raison, madame Dandolo est plus belle encore que la Zerlina : c'est un visage du ciel et une taille de sylphide.

Amarante passa en ce moment si près d'eux que les plis de son bahuto touchèrent le manteau de l'inconnu. Il tressaillit des pieds à la tête. Il entendit la comtesse dire au doge :

—Oh ! oui, mon prince, si ma pauvre sœur ne l'exigeait pas, je ne la quitterais jamais.

Une sensibilité touchante brillait sur son visage ; on comprenait qu'au milieu de cette fête, son cœur et sa pensée étaient près de l'amie souffrante ; on comprenait que sa volonté ne la condui-

sait point parmi les heureux, et ses larmes, prêtes à couler, attestaient sa douleur et ses inquiétudes.

Elle continua à marcher quelques instants encore, puis elle revint s'asseoir devant le café, et chacun s'empressa de lui faire place. De ce moment, l'étranger se tut : toutes ses facultés se contractaient dans son regard, fixé sur cette admirable créature, dont il ne perdait pas une parole, pas un geste, pas un sourire.

Il la vit retourner sa belle tête et glisser quelques mots à l'oreille d'un homme qui, pour toute réponse, prit sa main et la baisa.

L'expression de bonheur et de calme qui se répandit sur les traits de la comtesse, après cette caresse si publique, provoqua sans doute un mouvement de grande colère chez l'observateur, car il porta vivement la main au poignard attaché à sa ceinture.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il d'une voix étranglée à son voisin, le connaissez-vous ?

— Cet homme ? et qui serait-il, sinon le comte Dandolo ? Qui la belle comtesse accueillerait-elle ainsi, à moins que ce ne soit son mari, qu'elle adore ?

— Ah ! elle l'adore !... La comtesse aime aussi beaucoup sa sœur ?

— Presque autant que son mari.

— Merci, monsieur ; vos renseignements me rendent très-heureux, en m'apprenant qu'une telle femme est vertueuse autant qu'elle est belle.

Il se tut et n'adressa plus aucune question, mais il continua son rôle d'observateur.

Après une heure à peu près, il croisa de nouveau son manteau sur sa poitrine, assura son masque et quitta son poste. Il reprit le chemin qu'il avait suivi, appela Stefano Carmenti et lui ordonna de voguer vers la Dogana,

Lorsqu'il y furent parvenus, la gondole s'arrêta. Stefano attendit ; son maître l'appela.

— Veux-tu gagner quarante sequins d'or ?

— A l'instant ; qu'il faut-il faire ?

— Tu connais le palais Dandolo ?

— Comme ma maison.

— Tu dois savoir les entrées dérobées, quelque petite porte d'eau servant aux gens de la comtesse.

— Je les sais toutes.

— Il faut m'y conduire sur le champ.

— Après ?

— Je te l'apprendrai quand nous serons arrivés.

La gondole partit comme une flèche.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

En police correctionnelle :

— Prévenu, quels sont vos moyens d'existence ?

— Je n'en ai pas, mon président ; mais ils me sont inutiles, j'exerce la profession de joueur.

Une ménagère examine, dans un bazar à bon marché, une nouvelle poterie, prétendue incassable et inaltérable.

— Mais, demande la femme avec une nuance d'inquiétude, est-ce que ça ne donne pas du goût aux aliments ?

— Au contraire, madame réplique le marchand, ça leur enlève !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongrey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cliquidme ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.